

*Maurice CERÊME*

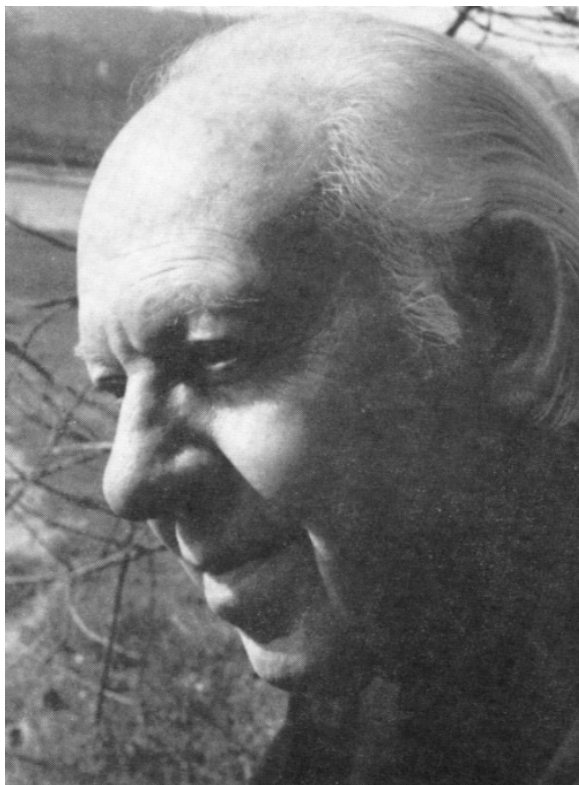


Photo : © Fondation Carême

**Par Laszlo FERENCZI**

1992



**Maurice Carême, fils de la ville de Wavre, Belge, francophone, européen, est un poète de la grandeur et de la misère de l'homme. Concises, discrètes et pénétrantes, sa poésie et sa prose nous parlent de la solitude profonde de l'homme et de la joie de l'existence.**

**Fin observateur de lui-même et des autres, révolté contre toutes les injustices, il exalte le travail de tous les jours, chante les merveilles de son Brabant natal et évoque les grands et simples moments de l'enfance et de l'amour. La simplicité de Carême n'est qu'une apparence. C'est une simplicité très complexe, savamment structurée. Il y a là une musicalité extraordinaire, due aux longues phrases carémiennes. Il y a une tension entre le vers et la phrase. Et il y a les images... Homme de vaste culture, traducteur éminent de la poésie néerlandaise de Belgique, il unit la musicalité du verbe à la lucidité des images. Il fait la synthèse du quotidien et du sacré. Son œuvre a inspiré des centaines de musiciens et de peintres.**

**Quand j'ai rencontré Maurice Carême – il avait 77 ans – ce vieux monsieur avait une jeunesse inimaginable. Une jeunesse dans le regard, dans les gestes,**

**et surtout dans une curiosité pluraliste du monde. Ce vieil homme aimait l'aventure. Il ne jouait pas à être jeune. Il était un vieil homme malade, plein d'expérience. Mais il était jeune parce qu'il vivait dans «son» présent. Il était jeune parce que «son» passé était vivant. Il était jeune parce qu'il avait gardé toute sa force créatrice. Sa voix était silencieuse et forte. Son silence était rassurant et inspirant. Il était homme de dialogue et il savait inspirer le dialogue.**

## **Biographie**

Maurice Carême est né le 12 mai 1899, rue des Fontaines, à Wavre, dans une famille modeste. Son père, Joseph, est peintre en bâtiment; sa mère, Henriette Art, tient une petite boutique où les gens humbles du quartier viennent faire leurs menus achats. Une sœur aînée, Joséphine, est morte âgée d'un jour en 1898; une autre sœur, Germaine, naîtra en 1901; deux frères : Georges, en 1904; Marcel, en 1907. Ce dernier mourra à l'âge de huit mois.

Maurice Carême passe à Wavre une enfance campagnarde si heureuse qu'elle sera une des sources d'inspiration de son œuvre. Il fait des études primaires et secondaires dans sa ville natale.

En 1914, il écrit ses premiers poèmes, inspirés par une amie d'enfance, Bertha Detry, dont il s'est épris. Élève brillant, il obtient, la même année, une bourse d'études et entre à l'École normale primaire de Tirlemont. Son professeur, Julien Kuypers, l'encourage à écrire et lui révèle la poésie française du début du XXe siècle. C'est à Tirlemont également que Maurice Carême découvre les grands poètes de Flandre.

Il est nommé instituteur en septembre 1918 à Anderlecht-Bruxelles. Il quitte Wavre pour s'installer dans la banlieue bruxelloise. L'année suivante, il dirige une revue littéraire, *Nos Jeunes*, qu'il rebaptise en 1920 *La Revue indépendante*. Il noue alors ses premiers contacts littéraires et artistiques (avec Edmond Vandercammen en 1920 et, en 1921/1922, avec le peintre Felix De Boeck). Il épouse en 1924 une institutrice, Andrée Gobron (Caprine), originaire de Dison.

Son premier recueil de poèmes, *63 illustrations pour un jeu de l'oie*, paraît en décembre 1925. Entre 1925 et 1930, il est fasciné par les mouvements surréalistes et futuristes. Il publie, en 1926, *Hôtel bourgeois*, en 1930, *Chansons pour Caprine* où se découvrent les reflets d'une vie sentimentale assez douloureuse, puis, en 1932, *Reflets d'hélices*. Mais, au moment de cette publication – sans doute la plus marquée par les écoles littéraires de l'époque – il a déjà pris ses distances vis-à-vis d'elles.

Il a fait, en 1930, une découverte qui va s'avérer essentielle pour toute sa démarche poétique – voire romanesque – celle de la poésie écrite par les enfants. C'est, pour Maurice Carême, une remise en question fondamentale au cours de laquelle il revient à une grande simplicité de ton. Il publie d'ailleurs deux essais consacrés à ces textes d'enfants dont il fut l'éveilleur : en 1933, *Poèmes de gosses* et, en 1936, *Proses d'enfants*.

Il fut avec Géo Norge, Pierre Bourgeois, Georges Linze, Claire et Yvan Goll, André Salmon, Edmond Vandercammen, René Verboom, etc. l'un des fondateurs du *Journal des Poètes*, en 1931. En 1933, il termine des études de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, dans la classe de Madeleine Renaud-Thévenet. Il obtient un Premier prix. La même année, il fait construire, avenue Nellie Melba, à Anderlecht, la Maison blanche, à l'image des maisons anciennes de son Brabant. Elle deviendra, en 1975, le siège de la Fondation Maurice Carême et le Musée Maurice Carême, en 1978.

Le recueil *Mère* paraît en 1935. La simplicité profonde des vers lui vaut d'être remarqué par de nombreux critiques littéraires parisiens, dont celui du *Mercur de France*. L'œuvre reçoit, en 1938, le Prix Triennal de poésie en Belgique et inspire à Darius Milhaud sa *Cantate de l'enfant et de la mère* (Première mondiale au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, le 18 mai 1938).

En 1943, Maurice Carême quitte l'enseignement pour se consacrer entièrement à la littérature. Il se lie la même année avec Jeannine Burny pour laquelle il écrit *La bien-aimée* en 1965. Secrétaire du poète jusqu'à la mort de celui-ci, elle préside à présent la Fondation Maurice Carême.

De nombreuses œuvres paraissent et sont couronnées par des prix littéraires en Belgique et à l'étranger : Prix Victor Rossel (1948), Prix de l'Académie française (1949 et 1954), Prix international Syracuse (1950), Prix populiste de poésie (1951), Médaille de la Ville de Sienne (1956), Prix Félix Denayer (1957), Prix de la poésie religieuse (1958), Prix du Président de la République française (1961), Prix de la Province de Brabant (1964), Prix de la traduction néerlandaise (1967), Grand Prix international de poésie (France, 1968), Prix européen (Italie, 1976) etc.

Les années 1950-1951 sont marquées pour Maurice Carême par une nouvelle remise en question de son art. Il tente d'allier la simplicité complexe de ses vers à la magie de l'image. «Ymagier», comme on la dénommé dès les années 1930, il va opérer cette véritable alchimie poétique grâce à des images dont l'adéquation au texte sera telle qu'on ne verra plus de celui-ci que la nudité transparente.

À la Pentecôte 1954, Maurice Carême fait un premier séjour à l'abbaye d'Orval. C'est le début d'une période d'intense créativité, doublée d'une patiente mise au point de l'œuvre, qui ne s'interrompra qu'avec la mort. À Orval, il écrit *Heure de grâce* qui paraît en 1957. Maurice Carême approfondit la lecture des grands mystiques, des philosophes, des sages de l'Inde, de la Chine, se penche sur le Zen, reprend les œuvres de Teilhard de Chardin, de Rabindranath Tagore. Il fera dix-sept séjours à Orval de 1954 à 1970, mais il écrit aussi dans le Brabant (particulièrement dans la région wavrienne, son lieu privilégié d'inspiration), le long de la Mer du Nord (à Coxyde, dans l'appartement du peintre Henri-Victor Wolvens, et à Heyst).

Le 9 mai 1972, il est nommé Prince en poésie à Paris. Pendant les six années qui lui restent à vivre, il part écrire durant l'été en France, publie quatorze recueils de poèmes, un roman fantastique : *Médua*, un choix de traductions des poètes de Flandre. Trois anthologies de ses poèmes paraissent, plusieurs disques lui sont consacrés.

Il crée le 4 décembre 1975 la Fondation Maurice Carême, établissement d'utilité publique. Il meurt le 13 janvier 1978 à Anderlecht laissant onze œuvres inédites parmi les plus graves qu'il ait écrites.

L'œuvre de Maurice Carême comprend plus de quatre-vingts recueils de poèmes, contes, romans, nouvelles, essais, traductions. De nombreuses anthologies de ses poèmes ont été publiées. Des essais, des disques, des films lui sont consacrés. L'œuvre, couronnée par de nombreux prix littéraires, est traduite dans le monde entier et mise en musique par plus de deux cents musiciens. Un colloque consacré à son œuvre et réunissant des personnalités littéraires, artistiques et universitaires de Belgique, de Bulgarie, de l'Équateur, de France, de Hongrie, du Japon, de Pologne, de Roumanie, s'est tenu à Bruxelles, en novembre 1985, sous l'égide de la Commission française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles et de la Fondation Maurice Carême.





## ***Bibliographie choisie***

- ***Chansons pour Caprine***, poèmes, Bruxelles, Henriquez, 1930.
- ***Le royaume des fleurs***, roman et contes, Paris, Bourrelier et Colin, 1934; 1959, 6e éd.; Prix de littérature enfantine «Jeunesse».
- ***Mère***, poèmes, 1935; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 20e éd.; Prix triennal de poésie.
- ***Petite flore***, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1937; Prix Edgar Poe.
- ***Lancelot***, légende dramatique, Bruxelles, chez l'auteur, 1938.
- ***La lanterne magique***, poèmes, 1947; Paris, Éditions Ouvrières, 1987, 21e éd.
- ***Contes pour Caprine***, contes, 1948; Gembloux, Duculot, 1975, 3e éd., Prix Victor Rossel.
- ***Le ruban pompadour***, contes, 1948 (sous le nom d'Orladour); Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1960, 2e éd.; Prix Victor Rossel.
- ***La maison blanche***, poèmes, 1949; Paris, Bourrelier et Colin, 1972, 6e éd.; Prix de l'Académie française.
- ***Petites légendes***, poèmes, 1949; Bruxelles, Louis Musin, 1979, 4e éd.
- ***La passagère invisible***, récit de voyage, 1950; Paris, G.P., coll. *Super 1000*, 1966, 3e éd.
- ***La voix du silence***, poèmes, 1951; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 4e éd. sous le titre ***Mère*** suivi de ***La voix du silence***; Prix populiste de poésie à Paris.
- ***La bille de verre***, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1951.
- ***L'eau passe***, poèmes, Bruxelles, 1952; chez l'auteur, 1953, 2e éd.; Prix International Syracuse, Prix de l'Académie française.
- ***Images perdues***, poèmes, Bruxelles, 1954; chez l'auteur, 1955, 2e éd.
- ***Heure de grâce***, poèmes, Bruxelles, 1957; chez l'auteur, 1963, 3e éd. Prix Félix Denayer; Prix de poésie religieuse à Paris.
- ***L'oiseleur***, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1959.
- ***La flûte au verger***, poèmes, Bruxelles, 1960; chez l'auteur, 1961, 2e éd.
- ***La grange bleue***, poèmes, 1961; Paris, Éditions Ouvrières, 1978, 8e éd.

- ***Pomme de reinette***, poèmes, 1962; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 8e éd.
- ***Bruges***, poèmes, 1963, Bruxelles, Arcade, 1968, 3e éd.
- ***Un trou dans la tête***, roman, Paris, Julliard; Bruxelles, A.B.G.E., 1964.
- ***En sourdine***, poèmes, Bruxelles, Éditions du Verseau, 1964.
- ***La bien-aimée***, poèmes, 1965; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 4e éd.
- ***Brabant***, poèmes, 1967; Paris, Éditions Ouvrières, 1977, 4e éd.; Prix de la Province de Brabant.
- ***Anthologie de la poésie néerlandaise***, traductions, Paris, Aubier-Montaigne, Bruxelles, Asedi, 1967; Prix de la traduction néerlandaise.
- ***Le sablier***, poèmes, Bruxelles, chez l'auteur, 1969.
- ***Entre deux mondes***, poèmes, 1970; Paris, F. Nathan, 1979, 4e éd.
- ***L'arlequin***, poèmes, 1970; Paris, F. Nathan, 1978, 6e éd.
- ***Mer du Nord***, poèmes, 1971; Paris, F. Nathan, 1978, 3e éd.
- ***L'envers du miroir***, poèmes, 1973; Saint-Héliier, Gécibis Ltd, 1992, 4e éd.
- ***Le moulin de papier***, poèmes, 1973; Saint-Héliier, Gécibis, 1992, 7e éd.
- ***Les étoiles de la poésie de Flandre***, traductions, 1973; Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1980, 2e éd.
- ***Almanach du ciel***, poèmes, 1973; Paris, F. Nathan, 1974, 3e éd.
- ***De feu et de cendre***, poèmes, Paris, F. Nathan, 1974.
- ***Complaintes***, poèmes, 1975; Paris, F. Nathan, 1976, 3e éd.
- ***Médua***, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1976.
- ***Nouveau florilège poétique de Maurice Carême***, choix de poèmes, 1976; Blainville-sur-Mer, l'Amitié par le livre, 1978, 4e éd.
- ***Au clair de la lune***, poèmes, 1977; Paris, Hachette, Livre de poche Jeunesse (*Fleurs d'encre*), 1993, 4e éd.
- ***Figures***, poèmes, Paris, F. Nathan, 1977.
- ***Défier le destin***, poèmes, Bruxelles, Vie Ouvrière, collection *Pour le plaisir*, 1987.
- ***De plus loin que la nuit***, poèmes, Bruxelles, Vie Ouvrière, coll. *Pour le plaisir*, Paris, Pierre Zech, 1992.

Anthologies et ouvrages critiques :

- **Maurice Carême**, par Jacques Charles, essai suivi d'un choix de poèmes, 1965, Paris, Pierre Seghers, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, 1966, 2e éd.
- **Florilège poétique de Maurice Carême**, présentation et choix de poèmes par Pierre Menanteau, 1969, Blainville-sur-Mer, l'Amitié par le livre, 1972, 2e éd.
- **Maurice Carême**, par Gilbert Delahaye, essai, Tournai, Unimuse, coll. *Le miroir des poètes*, 1969.
- **Dans la main de Dieu**, choix de poèmes, Paris, Éditions Ouvrières, coll. *La butte aux cailles*, 1979.
- **Un éducateur, un poète, Maurice Carême**, par Jeannine Burny, essai, Lyon, L'École et la famille, dossiers d'éducation, 1980.
- **La saveur du pain**, choix de poèmes, 1982, Bruxelles, Les Éperonniers, 1987, coll. *Passé-présent*, 2e éd.
- **Les plus beaux poèmes de Maurice Carême**, choix de poèmes, 1985, Paris, Éditions Ouvrières, coll. *Petite enfance heureuse* et le Temps apprivoisé, 1991, 2e éd.
- **Les plus belles chansons de Maurice Carême**, choix de mélodies, chœurs, chansons sur des poèmes de Maurice Carême, Paris, Éditions Ouvrières, collection *Enfance heureuse*, 1986.
- **À l'ami Carême**, choix de poèmes, 1987, Paris, Hachette, Livre de Poche jeunesse (*Fleurs d'encre*), 1993.
- **Relire Maurice Carême**, essai, par Laszlo Ferenczi, Bruxelles, Fondation Maurice Carême, 1992, Prix d'études littéraires Maurice Carême.
- **L'univers dans un vers**, essai, par Constantin Barbu, Bruxelles, Fondation Maurice Carême, 1992, Prix d'études littéraires Maurice Carême.
- **Maurice Carême ou la clarté profonde**, colloque, novembre 1985, Commission communautaire de la Région de Bruxelles-Capitale, 1992.

Une biobibliographie complète et comparée figure dans *La saveur du pain*.



## *Texte et analyse*

Le poème ci-dessous est extrait de *Mère* (1935). Ce recueil comprend 32 pièces numérotées. Le texte choisi porte le numéro XXXI. Que signifient les numéros tenant lieu de titres aux poèmes ? Un acte de conscience profonde de la part de l'auteur, puisque cette présentation est unique dans l'ensemble de l'œuvre. Il est à remarquer d'ailleurs qu'à partir de Walt Whitman, la numérotation du poème prend, dans la poésie moderne, une signification qui va bien au-delà de l'architecture de l'œuvre. En fait, la numérotation renforce le sens de chacun des textes et crée entre eux des liaisons profondes et secrètes. Chaque poème numéroté dans *Mère* fait partie d'une unité, d'un thème majeur, d'une conception poétique. Cependant, chaque poème numéroté a une structure indépendante et un sens indépendant. Vous pouvez lire, comprendre et goûter ce poème sans connaître les autres.

Dépendant et indépendant, le poème évoque le souvenir de la mère du poète. On peut assimiler ce que le poète dit avec ce qu'il écrit dans le poème VIII, *Je me souviens...*

*Vers le soir, tu me parles parfois de la mort  
Comme si tu étais déjà un peu absente,  
Comme si ton cœur se détachait sans effort  
De la vie dont tu fus la docile servante.*

*Tu me parles paisiblement de la maison  
Qu'il ne faudra pas vendre et des vieux groseilliers  
De ton jardin qu'on ne devra pas arracher,  
Et des miettes de pain à donner aux pinsons  
Qui viennent dès l'hiver picorer dans la cour  
Et de tous ces simples travaux de tous les jours  
Que tes mains dénouées auront abandonnés.*

*Et ta voix coule alors pareille à un ruisseau  
Qui s'en va humblement, comme le veut sa pente,  
Mais qui, sans le savoir, fait reflourir la menthe  
Et met au creux des prés des morceaux de ciel bleu.*

*Vers le soir, tu me parles parfois de la mort...*

Le poème commence sur un ton familial et tendre. Le premier vers donne l'information de base. Il présente les protagonistes du poème : l'un parle et l'autre évoque la parole du premier. Le poète ou le narrateur adresse la parole directement à sa mère qui est présente dans son imagination. Le narrateur des souvenirs et le *tu*, héroïne des souvenirs, font un dialogue éternel.

Le mot *soir* a un double sens. D'abord, il précise le temps du dialogue. Dans le recueil *Mère*, et dans d'autres recueils aussi, Maurice Carême aime indiquer le temps (et l'endroit) de l'observation, de la narration, de l'action ou du souvenir. Le poète s'efforce d'être concret.

Le deuxième sens du mot *soir* est symbolique. Le *soir* symbolise la fin de la vie. Dans ce premier vers, le soir et la mort se répondent.

Après les trois premiers mots *vers le soir*, vient la virgule. Donc, le lecteur s'arrête pour un petit moment. Et, pour cette raison, le mot précédant la virgule, *soir*, et le mot de la fin du vers, *mort*, composent une contre-assonance. Et, par cette contre-assonance, on sent une unité spirituelle entre le soir et la mort. Donc, la contre-assonance n'a pas seulement une fonction de sonorité, mais une fonction de sens, dans ce cas-ci.

Il faut noter d'ailleurs que la virgule n'est pas seulement un signe orthographique ou grammatical. Elle a aussi un sens prosodique et tonique. Les tons et les pauses forment ensemble le contenu et la musicalité du vers. La virgule indique la longueur de la pause (silence). (Souvent, les poètes de notre siècle, à partir de Marinetti et d'Apollinaire, n'emploient pas de ponctuation).

Les deux vers et le début du troisième vers qui suivent précisent de quelle manière et dans quelle disposition d'esprit s'exprimait la mère. En un mot, le poète du concret veut préciser la situation mentale et spirituelle dans laquelle se trouvait le protagoniste.

*Comme si tu étais déjà un peu absente,  
Comme si ton cœur se détachait sans effort  
De la vie...*

Les deux comparaisons se nuancent et se renforcent l'une l'autre pour mieux exprimer la douceur et la sérénité d'une fin de vie.

La deuxième strophe répète l'action du premier vers de la première strophe :  
*Tu me parles...*

Ici, tout devient très concret, saisissable et visible. La mère énonce paisiblement son testament. Est-elle résignée? Certes oui. Pourtant, le devoir maternel, le souci qu'elle a de son fils, l'évocation des *simples travaux de tous les jours*, lui font dépasser la résignation. La mère *déjà un peu absente*, revient, recrée sa présence pour confier son testament à son fils. Comme par devoir et par souci de le protéger. On trouve ici, non seulement le rappel des gestes familiers à

ne pas interrompre, l'importance de la vie quotidienne, l'évocation du décor agreste de la maison familiale, le sentiment de la tradition à perpétuer, mais surtout l'expression du pouvoir, de l'éthique maternels.

La troisième strophe commence par une brisure. Tout ce qui était familier devient solennel et pareil à un cantique. Tout ce qui était quotidien devient mythique. Tout ce qui était temporel devient intemporel. Les deux derniers mots du poème *ciel bleu*, constitue une métaphore qui signifie la mort.

Chose à noter : *ciel bleu* ne rime avec rien. Cependant, on ne sent pas le manque de rime. Parce que le mot *ruisseau* (dernier mot du premier vers de la dernière strophe) et le mot *morceaux* (qui précède *ciel bleu*) font une assonance. Maurice Carême emploiera souvent ces rappels de la sonorité de la rime à l'intérieur des vers.

Dans ce poème, nous trouvons quelques mots clés de la poésie de Maurice Carême. Ce sont :

- a) soir - jour - hiver - ruisseau
- b) main - cœur - voix
- c) maison - pain
- d) mort - vie - ciel

Ces mots clés représentent le temps et la nature extérieure (groupe a) et les fondements de la conscience humaine (groupe d). Le corps humain (groupe b) et la nature humaine (groupe c) sont également présents dans l'œuvre de Maurice Carême. Le poète donne une grande fraîcheur aux mots.

Dans la vie quotidienne, on oublie que la base de la culture humaine est le pain et la maison. En lisant Maurice Carême, nous le réapprenons. On a noté maintes fois que Carême emploie des mots quotidiens. Cependant, il faut ajouter : Carême emploie des mots élémentaires et essentiels, des mots qui sont à la base de la créativité et de la conscience humaines.

Les quatre vers de la troisième strophe présentent une unique et importante comparaison. Cette comparaison est comme animée d'un mouvement. La base de la comparaison est le premier vers : *Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...*

La première partie de la comparaison est brève, la deuxième est longue et constituée de maintes sous-parties où Carême narre de *petites histoires*. Chaque comparaison contient divers éléments. Et chaque élément, à son tour, se divise en d'autres éléments.

*Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...*

Ici, pourrait se terminer la comparaison, mais Carême la continue : *Qui s'en va humblement, comme le veut sa pente...*

Ici, à nouveau, le poème aurait pu se conclure. Mais Carême va plus loin et dit :

*Mais qui, sans le savoir, fait reflourir la menthe  
Et met au creux des prés des morceaux de ciel bleu.*

Par cette technique de comparaison, Carême crée, sans effort visible, la synthèse du quotidien et du sacré. Sans les deux derniers éléments, la comparaison serait en soi correcte, convenable selon la règle de la poétique. Pourtant, sans les deux derniers éléments, l'unité du banal et du miraculeux, celle du temporel et de l'intemporel ne seraient pas créées.

Un des traits spécifiques de Carême est que, presque toujours chez lui, chaque mot compte. Il est l'ennemi de l'abus des images. Il emploie surtout des comparaisons : comparaison abstraite et comparaison concrète.

Comparaison abstraite : *Tu me parles comme si tu étais déjà un peu absente...*

Comparaison concrète : *Et ta voix coule alors, pareille à un ruisseau...*

Dans le champ de la comparaison, il utilise la personnification : *Un ruisseau qui s'en va humblement... sans le savoir.*

Les comparaisons et les personnifications sont subordonnées à la narration. La voix humaine est comparée à un ruisseau, un élément de la nature. C'est ainsi que s'unissent le dedans et le dehors, le passage éphémère de l'homme et la pérennité de la nature.



# *Choix de textes*

## *Monsieur Jason*

*S'il revenait, l'homme de la Toison,  
Nous lui dirions : Monsieur Jason,  
Nous regrettons  
De ne pouvoir vous recevoir.  
Vous n'êtes même pas  
Inscrit, hélas!  
Sur les registres noirs  
De la population.  
Retournez donc d'où vous venez.  
Tout ce passé est dépassé.*

**(Fables)**

*VIII*

*Je me souviens...*

*Le hameau s'éveillait  
Dans la fraîche dentelle  
De ses pommiers en fleurs.*

*Les tasses sur la nappe  
Riaient et les moineaux  
Attendaient sur le seuil.*

*L'aube, dans tes cheveux,  
Mettait de la lumière  
Et tu coupais le pain  
Avec des mains si simples,  
Avec des mains si bonnes,*

Maurice CARÊME - 18

*Que le grand Dieu d'érable  
Descendait de sa croix  
Et s'asseyait à table  
Pour manger avec nous*

**(Mère)**

### **Fuchsias**

*Les fenêtres s'ouvrent sur l'abîme.*

*À quoi se raccrocher?*

*Il n'y a pas de dieu  
Pour les étoiles filantes,*

*Il n'y a pas de pardon  
Pour tant de solitude*

*Et l'âme peut tomber si bas  
Sans qu'une feuille ne tressaille.*

**(Petite flore)**

*Et c'est toujours le même émoi,  
Et c'est toujours la même fête :  
Toi dans mes bras, moi dans tes bras,  
Le même corps avec deux têtes,*

*Le même cœur qui bat pour deux,  
Le même mot montant aux lèvres,  
Les mêmes yeux, la même fièvre,  
Le même vent dans les cheveux.*

*Et c'est toujours, chaque matin,  
Le ciel criant par ses tarins  
Que nous sommes les rois du jour,*

*Et que les fleurs et la lumière  
Et les nuages et la terre  
Ont la rondeur de notre amour.*

**(La bien-aimée)**

***La forêt damnée***

*Le long de la forêt damnée,  
Le plus fier cavalier chassait;  
Sous le plus beau ciel de l'année,  
La plus tendre fille chantait.*

*Le diable ricanait déjà  
De ce piège tout préparé  
À l'orée obscure du bois  
Où l'amour se tenait caché.*

*Qui heurta le bras de l'amour  
Quand il visa le cavalier?  
La flèche monta dans le jour  
Et se perdit dans les nuées.*

*Le long de la forêt damnée,  
Le chasseur passa sans entendre  
Sous le plus beau ciel de l'année  
Chanter la fille la plus tendre.*

**(Petites légendes)**

*La terre m'emporte, discrète,  
Dans son vieux rêve de planète  
Et prisonnier de ceux que j'aime  
– Comme une ombre dans un miroir –  
Je me sépare de moi-même  
Et disparaîs sans le savoir.*

**(Images perdues)**

**Pourquoi voulez-vous ?**

*Pourquoi voulez-vous que je crie ?  
Indifférente à tout, la vie  
Continue à nous écraser.*

*Pourquoi voulez-vous que je rêve ?  
Dès que l'on se montre candide,  
Le mal est là qui vous harcèle.*

*Pourquoi voulez-vous que je croie  
En un Dieu qui demeure sourd,  
Un Dieu qui, du haut de sa croix,  
Laisse les meilleurs sans recours ?*

**(De plus loin que la nuit)**

**Ayez pitié de nous...**

*«Ayez pitié de nous, Seigneur!»  
Le Seigneur est toujours ailleurs.*

*«Seigneur, voyez, nous sommes nus!»  
Mais le Seigneur n'est pas venu.*

*«Seigneur, nous n'avons que nos pleurs!»  
Et, dans nos bras, l'enfant se meurt.*

*«Demain, Seigneur, serez-vous là?»  
Mais le Seigneur ne viendra pas.*

*Cependant, comment aujourd'hui,  
Oui, comment ferons-nous sans Lui ?*

**(L'évangile selon saint Carême)**

***La mer et le vent***

*Et revoici la mer, et revoici le vent,  
La chambre balancée comme un berceau d'enfant,  
Et moi, comme un enfant dans ce grand berceau blanc,  
Balancé par la mer, balancé par le vent,  
Moi, comme hors du monde et comme hors du temps,  
Moi refermant les yeux tel un petit enfant  
Que bercent en chantant et la mer et le vent.*

**(Mer du Nord)**

***L'oiseau***

*Quand il eut pris l'oiseau,  
Il lui coupa les ailes.  
L'oiseau vola encor plus haut.*

*Quand il reprit l'oiseau,  
Il lui coupa les pattes.  
L'oiseau glissa telle une barque.*

*Rageur, il lui coupa le bec.  
L'oiseau chanta avec  
Son cœur comme chante une harpe.*

*Alors, il lui coupa le cou.  
Et de chaque goutte de sang,  
Sortit un oiseau plus brillant.*

**(Entre deux mondes)**

***L'araignée du malheur***

*Le pire, ce n'est pas la faim  
Qui ronge le foie et les reins;  
Le pire, ce n'est pas le froid*

*Qui glace jusqu'au bout des doigts ;  
Le pire, c'est d'être égaré  
Dans son corps, de se balancer  
Comme un pendu dans son esprit ;  
C'est d'être invinciblement pris  
Dans les rêts que tend, dans le cœur,  
L'araignée noire du malheur.*

**(Et puis après)**

*Que l'on vive mille ans ou deux,  
Que l'on aime l'eau ou le feu,  
Que l'on soit humble ou vaniteux,  
Que l'on soit riche ou pauvre gueux,  
Que l'on soit pingre ou généreux,  
Que l'on soit bien fait ou cagneux,  
Que l'on soit bête ou ingénieux,  
Que l'on croie au diable ou à Dieu,  
Que l'on crie tant pis ou tant mieux,  
C'est toujours dans la terre, au bout,  
Le même mort, le même trou.*

**(De feu et de cendre)**

### ***Ligne de flottaison***

*Dégoût.*

*Dégoût de tout  
Et de moi-même.*

*Et de l'amour  
Et de ses gestes.*

*Et de ces poèmes  
Où ma vanité*

*Bourdonne comme un insecte  
Qui se croit tout l'été.*

*Ah! me retrouver  
Sur les genoux de ma mère,  
À sept ans, un soir d'hiver...*

**(Chansons pour Caprine)**

***La peine***

*On vendit le chien, et la chaîne,  
Et la vache, et le vieux buffet,  
Mais on ne vendit pas la peine  
Des paysans que l'on chassait.*

*Elle resta là, accroupie  
Au seuil de la maison déserte,  
À regarder voler les pies  
Au-dessus de l'étable ouverte.*

*Puis, prenant peu à peu conscience  
De sa forme et de son pouvoir,  
Elle tira d'un vieux miroir  
Qui avait connu leur présence,*

*Le reflet des meubles anciens,  
Et du balancier, et du feu,  
Et de la nappe à carreaux bleus  
Où riait encore un gros pain.*

*Et depuis, on la voit parfois,  
Quand la lune est dolente et lasse,  
Chercher à mettre des embrasses  
Aux petits rideaux d'autrefois.*

**(Petites légendes)**

### **L'homme**

*L'homme et l'oiseau se regardèrent.*

— *Pourquoi chantes-tu? lui dit l'homme.*

— *Si je le savais, dit l'oiseau,  
Je ne chanterais plus peut-être.*

*L'homme et le chevreuil se croisèrent.*

— *Pourquoi joues-tu? demanda l'homme.*

— *Si je le savais, dit la bête,  
Est-ce que je jouerais encor?*

*L'homme et l'enfant se rencontrèrent.*

— *Pourquoi ris-tu ainsi? dit l'homme.*

— *Si je le savais, dit l'enfant,  
Est-ce que je rirais autant?*

*Et l'homme s'en alla, pensif.*

*Il passa près du cimetière.*

— *Pourquoi penses-tu? dit un if  
Qui poussait dru dans la lumière.*

*Et, pas plus que l'oiseau dans l'ombre,*

*Que le chevreuil dans la clairière*

*Ou que l'enfant riant dans l'air,*

*L'homme ne put rien lui répondre.*

**(Défier le destin)**

### **Partout on tue**

*À quoi servirait-il de fuir?*

*Partout on tue, on incarcère.*

*Le monde est lassé à mourir*

*De tant de haines et de guerres.*



*Et l'on a beau scruter le ciel,  
Chercher derrière les nuages  
Une lueur providentielle,  
Rien que la nuit, que les orages.*

*Et l'on a beau vouloir parler  
À cœur franc de ce qui nous hante.  
La crainte nous serre le ventre,  
Et personne n'ose parler.*

*Et l'on a beau vouloir crier  
Qu'on a les pieds, les mains liés.  
Comme personne, ici, ne crie,  
On se tait par humilité.*

**(De plus loin que la nuit)**

### ***Le manteau***

*Donc, le manteau leva le bras  
Et il ouvrit la garde-robe.  
Il en sortit, fit quelques pas  
Et vit aux carreaux poindre l'aube.*

*C'est alors qu'il se rappela  
Les gestes qu'il avait tant faits  
Et il trouva, dans le buffet,  
Tout ce qu'il fallait. Il mangea*

*Et puis descendit dans la rue.  
Dès qu'il aperçut un passant,  
Il leva son chapeau absent  
Pour lui adresser son salut.*

*Il reconnut sans amertume  
La porte étroite du bureau.  
Il s'installa, saisit la plume,  
Remplit des tas de bordereaux.*

*Il reprit le même chemin,  
Salua de nombreux passants,  
Rentra chez lui, trempa son pain,  
Parcourut son journal, content*

*D'avoir tout aussi bien rempli  
Sa journée que la remplissait  
L'employé mort qui le portait  
Encor sur lui le vendredi.*

**(Entre deux mondes)**

*Pauvre montreur de merveilleux,  
La souffrance te fend les yeux.  
Sur la table, elle a déjà mis  
Le seigle dur et l'eau rougie.  
Tu auras beau faire semblant  
De chanter comme auparavant,  
Tu n'as pas fini d'écouter  
Combien étrange est cette voix  
Qui se lamente au fond de toi.*

**(Heure de grâce)**

*On m'aimera puisque tu m'aimes.  
Le monde est courbe qui prendra  
La courbe exquise de tes bras.*

*On t'aimera puisque je t'aime.  
Le monde est d'accord avec toi;  
Il a ton rire, il a ta voix.*

*On t'aimera, on m'aimera,  
Et l'homme en moi, la femme en toi  
Vont devenir plus grands qu'eux-mêmes.*

**(La bien-aimée)**

## ***La liberté***

*Je suis la liberté,  
Répétait-il, la liberté  
Avec tous les dangers  
Que je vais vous valoir  
Et, pour me faire taire,  
Il faudra me tuer.*

*Mais on le laissait faire,  
On le laissait parler.  
Il était bien trop solitaire  
Pour amener l'homme à briser  
Le cercle de fer et d'acier  
Où l'injustice et la misère  
L'avaient peu à peu enfermé.*

*Je suis la liberté,  
Répétait-il encor.  
Regardez-vous. Vous êtes morts.  
Mais, comme on avait à manger,  
On le laissait crier.*

**(Défier le destin)**

\* \* \* \* \*

*Au moment où, folle de joie, la vague quittait le palais de la reine des mers, le goéland atteignait seulement l'étrange refuge du roi des oiseaux. Le roi n'était, en ce temps-là, ni l'aigle pour sa force, ni le paon pour sa beauté, ni le cygne pour sa blancheur, ni le rossignol pour son chant. Non ! le roi des oiseaux était un vieux pingouin contrefait qui portait une épée au côté, une cuirasse damasquinée et un chapeau de général. Il était à la fois magicien, devin, médecin, alchimiste, tireur de cartes, enchanteur, prophète, empoisonneur et nécromancien. Nul ne savait comme lui jeter un mauvais sort, faire surgir des vampires, découvrir une source*

*empoisonnée, tuer sans laisser de traces. Et c'est par la terreur qu'il s'était imposé. Cependant, il craignait autant les autres qu'il en était craint. Voilà pourquoi il avait fait aménager en château-fort un formidable iceberg. Cet iceberg se déplaçait chaque jour, de sorte que l'on ne savait jamais où se trouvait le roi. La glace était creusée de tunnels longs et étroits qui s'entrecroisaient à l'infini et l'on s'y perdait infailliblement. À chaque carrefour, veillait un grand poulpe aux yeux verts dont les tentacules visqueux s'abattaient sur les audacieux pour les dévorer tout vifs.*

*Il fallait vraiment que le goéland eût la folle intrépidité de la jeunesse pour tenter pareille démarche auprès d'un pareil monarque. Mais ceux qui aiment ne doutent de rien, et la chance sembla le favoriser.*

*La cinquième hirondelle de mer qu'il rencontra venait de survoler l'iceberg royal. Ce jour-là, c'était un albatros dont le goéland était le petit-neveu qui gardait le pont-levis.*

*L'albatros bougonnant le conduisit auprès du roi dont il redoutait les brusques sautes d'humeur.*

*Celui-ci reçut le goéland dans son cabinet de travail plein de squelettes d'oiseaux, de grimoires reliés en peau de crocodile, d'alambics et de chaudrons décorés de spires vertes et rouges. Sept chouettes s'empressaient autour du pingouin qui préparait un philtre avec de l'écaille de tortue, de la poudre de crapaud, du sang de morse et de la belladone. Une lumière étonnante, d'un vert bleuâtre, suintait des murs et donnait à ses yeux d'empoisonneur un éclat démoniaque.*

*Le roi ne laissa même pas au goéland le temps d'achever sa requête :*

*— Épouser une vague! hurla-t-il en apercevant l'anneau d'or. Et c'est un goéland qui ose venir me déranger pour que j'autorise une telle mésalliance!*

*Il saisit un goupillon, le trempa dans le philtre et en aspergea le goéland. Les gouttes de ce philtre étaient si glaciales que l'oiseau sentit le froid de la mort le pénétrer tandis que le pingouin ricanait :*

*— Puisque vous aimez tant une fille de la mer, vous deviendrez au coucher du soleil un peu d'écume. Donnez cet anneau d'or à mes chouettes et empressez-vous de disparaître, car vous mériteriez un châtimement plus cruel encore.*

*Il faisait sombre. Une obscurité visqueuse, insondable. Où était-il ? Était-ce encore le bruit du vent qu'il entendait ? Oui, c'était le bruit du vent, mais un bruit inaccoutumé, le bruit qu'il faisait dans les peupliers dressés au fond du jardin de son père... S'il appelait, serait-ce sa mère qui allait lui répondre ? Curieux : ses tempes bourdonnaient, bourdonnaient comme le téléphone quand on soulève le récepteur. Drôle ! ses parents n'avaient jamais eu le téléphone. Il se souvint de l'histoire que son père lui avait souvent racontée. Pourquoi se souvenait-il de cette farce qu'on avait faite à une femme chez qui on venait de placer l'un des premiers téléphones de la petite ville ? Elle cuisait, ce jour-là, du chou rouge. On lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'on percevait l'odeur du chou à une demi-heure de chez elle, et que cette odeur se répandait dans tout l'estaminet. Ce dont la femme demeurait si stupéfaite qu'elle ne savait que répondre. Et, comme on lui affirmait que cela sentait déjà le brûlé, elle s'était excusée et avait lâché le récepteur pour se précipiter vers la casserole. Et son mari riait aux éclats au milieu des copains qui jouaient ce bon tour à sa femme.*

*Le téléphone ? Mais il sonnait, le téléphone... Quel téléphone ? Mais le sien. C'était bien le sien. Il se mit péniblement debout et alluma. Une minute, voyons, une minute de patience... il allait décrocher. Tiens, quelqu'un parlait... quelqu'un parlait comme s'il n'avait pas été seul, comme si, en parlant à Jean Delacroix, il parlait à la fois à d'autres personnes. Et Jean Delacroix parlait aussi ; il se mêlait à la conversation. Et il ne savait plus si c'était lui qui parlait là-bas au milieu des autres ou lui qui répondait ici comme s'il se répondait à lui-même. Mais avec une voix si changée ! La voix qui dominait les autres, c'était celle de son ami René, si changée, elle aussi, si changée ! Pourquoi parlait-il parfois plus bas, si bas que Jean le comprenait à peine ? Sans doute pour que Delacroix ne le reconnût pas. Cherchait-il à lui jouer une farce, lui aussi ? Une farce ? Alors, pourquoi René avait-il une voix pareille à celle qu'il avait le jour où il lui avait annoncé la mort de sa mère ? Une voix sourde étranglée. Quoi ! Il avait vu Madeleine, Madeleine errant sous la pluie ! Comme une somnambule. Où ça ? Rue Neuve ? Impossible. Madeleine avait pris le train pour Saint-Médard... Si, si, dans la rue Neuve. Il s'était précipité, lui, René, pour la retenir. Elle avait voulu lui échapper... Tiens-la bien surtout, tiens-la bien ! Elle était tellement épuisée... Il avait cru, lui, René, qu'elle n'aurait pas la force de lui résister... Il avait essayé de l'entraîner dans un café. Trempée jusqu'aux os qu'elle était ! À chaque*

question qu'il lui posait, elle levait sur lui des yeux hagards et ne faisait que pleurer, pleurer encore...

Tout à coup, il ne s'y attendait pas, elle s'était dégagée, avait traversé la rue en courant sans prendre garde à rien. Une auto arrivait à toute allure. Un coup de frein... un cri... Ah! les salauds!... Tous des salauds, ces conducteurs!... Tu n'aurais pas dû la lâcher. Non, ne coupe pas... Où es-tu?... Où est-elle?... Ne raccroche pas, pour l'amour de Dieu, ne raccroche pas!... C'est une blague, n'est-ce pas, une bonne blague? Ne mens pas, je vous entends rire autour du téléphone, je vous entends. Allo, allo, répondez-moi! répondez-moi donc! Quoi! Que dites-vous?... Sous les roues?... Allons, cessez! Vous jouez à me faire peur. Ramenez-la moi plutôt... Oui... René allait la ramener. Comment? En taxi... naturellement. Quand?... Mais tout de suite... oui, tout de suite... Répondez, pour l'amour de Dieu... Répondez! Vous n'avez pas coupé, n'est-ce pas? Coupé! Pourquoi aurait-on coupé? Est-ce lui qui tremblait ainsi?... On ne m'appellera plus longtemps Madeleine. Bien sûr, il savait bien qu'elle l'avait dit. Il aurait dû l'écouter... Mais pourquoi ces rires? Car il entendait rire, rire de plus en plus fort, rire à ne plus s'entendre parler, rire jusque sous son crâne...

(*Médua - Nausica*, p. 136-138)

## Synthèse

Maurice Carême commença sa carrière poétique après la première guerre mondiale. Celle-ci a détruit les grands espoirs humanistes et progressistes de la génération de Verhaeren et de Maeterlinck. Carême, après une longue préparation, après un détour par le futurisme tardif et le surréalisme naissant, a retrouvé, grâce à son recueil *Mère*, sa véritable voie. Sa vocation réside dans la défense des valeurs humaines fondamentales dans le temps des crises et des guerres. Ce n'est pas par hasard que le livre *Mère* a fait connaître le nom du poète dans les pays étrangers. Par ce recueil, Carême devient ce poète authentique, porte-parole, sans grands mots et sans vaines déclarations, d'un humanisme vivant et fort, qui parle à la fois de la misère humaine et de la grandeur humaine. Jamais il n'oublie ni l'une ni l'autre. Et parce qu'il n'oublie ni l'une ni l'autre, il peut parler authentiquement des deux. Le thème, la technique, le vocabulaire du poète changent et s'élargissent dès 1935, mais le message reste identique : interrogation sur le destin de l'homme, représentation de la solitude et de l'angoisse, mais aussi évocation de la joie de vivre : l'amour, la poésie, la solidarité humaine, la beauté de la terre natale et, en général, la beauté de la nature.

Au long des décennies, apparaît le thème de l'enfance et de la vieillesse, et Maurice Carême s'interroge sur les grands problèmes métaphysiques. Le poète – qui tourne le dos au futurisme et au surréalisme – est inspiré par les poèmes écrits par les enfants. Lors de cette recherche, il trouve une voix plus pure et plus humaine. Et parce qu'il a pris au sérieux les enfants, il ne fut jamais enfantin. Carême fut-il le poète des enfants? Oui, il le fut. Cependant, il fut aussi le poète de n'importe quel âge. Le lecteur d'âge mûr découvre également son propre mystère dans la poésie de Carême.

Lecteur passionné, amant de la nature, philosophe, moraliste, narrateur, Carême est avant tout un poète. Et comme poète, il se révolte contre l'injustice, l'indifférence, la solitude et la mort. Et comme poète, il jubile devant ce qui mérite d'être admiré.

Carême, le poète, change le ton des vers presque invisiblement. Sa légèreté devient sa gravité; son innocence, sa révolte; sa banalité, son originalité. Loin des écoles et des tendances littéraires, et surtout loin des

partis politiques, Carême, esprit indépendant, n'obéit qu'à sa propre conscience.

Carême était un grand artisan, et il est devenu un grand poète parce qu'il sut rester jusqu'à sa mort un grand artisan qui apprit et réapprit sans cesse son métier. Une grande virtuosité caractérise l'œuvre multiforme de Carême. Celle-ci est le résultat, au moins en partie, du travail quotidien. Poète inspiré, il pouvait évoquer l'inspiration par les «simples travaux de tous les jours».

Maurice Carême, par la route du vers libre, retourne aux formes plus ou moins traditionnelles dont les traits principaux sont – entre autres – la rime, le nombre fixe des syllabes et la subordination des métaphores à l'expression. Le recueil *Mère* est à la frontière du vers libre et du vers plus ou moins traditionnel. Il présente un aspect singulier du vers libre de la post-avant-garde. Vous pouvez lire dans la partie anthologique le poème *Fuchsias*. C'est l'un des poèmes les plus forts et les plus expressifs du poète. Il est le produit typique du vers libre inspiré par l'avant-garde. Ce n'est pas la narration qui fait le poème, mais le processus des images indépendantes. Il faut noter une autre différence. Dans le poème XXXI du recueil *Mère*, les phrases sont longues et découpées en vers réguliers. Dans le poème *Fuchsias*, les phrases sont relativement brèves et correspondent à des vers irréguliers.

Quels furent pour Carême les apports du vers libre? Etre précis et être laconique. L'une des raisons profondes du vers libre (sans rime ou avec rime) fut la faiblesse du mot dans la poésie classique. Si une forme est préalablement fixée, le poète doit trouver et le nombre adéquat de syllabes et les rimes. Le résultat de cette contrainte risque de provoquer une certaine imprécision du message et la prolixité. Carême est retourné à la forme plus ou moins traditionnelle, à la forme plus ou moins préalablement fixée après la grande aventure du vers libre. Vous remarquez que, chez lui, chaque mot est important et fort, chaque mot a du poids et du sens. Il domine sa technique; sa technique lui obéit. En fait, il choisit ses mots non pas en fonction de la nécessité de la rime et du nombre des syllabes, mais en raison du sens profond du poème.

Poète de goût classique, Carême ne parle presque jamais de ses expériences individuelles. Il donne la généralité, l'essence et la conclusion de ses expériences individuelles. De cette manière, il aide le lecteur à découvrir et à élucider ses propres expériences.



Il se nomme le poète de la joie. Il ne devient pas le poète de la joie par naïveté, ignorance ou insensibilité. Il était hypersensible, sage, humaniste, modeste et homme de confiance en soi. Un homme qui connaît bien ses limites, en sachant que la connaissance de ses limites est un pouvoir. Il devient le poète de la joie par obligation éthique, par devoir. Il devient le poète de la joie par sa révolte permanente contre l'humiliation de l'homme, contre la misère humaine, contre l'oubli de soi-même. Il devient le poète de la joie par son amour ardent pour la liberté. Je ne veux pas nier l'existence de Carême populiste, de Carême poète des enfants, de Carême poète de la joie, de Carême poète de la simplicité, de Carême poète de la nature paisible. Cependant, il y a un Carême de la révolte, un Carême de la solitude profonde, un poète de la tragédie du XXe siècle, un Carême du doute et de l'angoisse, un Carême postsurréaliste, et un Carême métaphysique qui s'interroge sur la Providence. Un poète de la stature de Carême a mille visages. Et c'est ainsi qu'il est devenu un poète lu et relu dans le monde entier.

Laszlo Ferenczi  
Écrivain hongrois,  
Professeur dans diverses Universités.

© Laszlo Ferenczi pour le texte ;  
Fondation Maurice Carême pour les poèmes de Maurice Carême.